

Honoré de Balzac

Comédie humaine

Tome X

Études philosophiques

Jésus-Christ en Flandre

Contexte biographique et littéraire

Le texte est fait de trois parties distinctes. Or ces trois parties correspondent (avec quelques changements) à trois textes différents publiés tour à tour par Balzac.

Il faut noter aussi qu'il constitue avec *La Peau de chagrin* une introduction à la section de la *Comédie humaine* qui porte le titre « Études philosophiques ». Or cette section philosophique, et d'abord *La Peau de Chagrin*, qui présente aussi une hallucination, offre des théories assez étonnantes auxquelles pourtant Balzac tenait et propose plusieurs scènes fantastiques, voire horribles, qui semblent avoir bien peu à faire le christianisme, et certes rien avec le christianisme institutionnel de l'époque. En un sens, il faudrait aussi comprendre comme des hallucinations, de l'horreur et du fantastique peut appartenir comme de droit à la philosophie.

La date qu'on trouve à la fin du récit n'est pas la date de l'écriture de la version finale, ni d'une des parties précédentes, mais celle d'un événement crucial pour

Balzac : lors de l'établissement de la monarchie de Juillet, la foule parisienne saccagea Saint-Germain l'Auxerrois et son presbytère, puis l'Archevêché. D'ailleurs, Balzac le signale à son lecteur de façon claire quand il passe à la seconde partie de son récit, et qu'il passe de l'histoire de la barque à la description de l'église, d'un récit légendaire à une hallucination et des réminiscences évangéliques aux projections apocalyptiques. « Ce fut là que, fatigué de vivre, je me trouvais quelque temps après la révolution de 1830. Si vous m'eussiez demandé la raison de mon désespoir, il m'aurait été presque impossible de la dire, tant mon âme était devenue molle et fluide. Les ressorts de mon intelligence se détendaient sous la brise d'un vent d'ouest. Le ciel versait un froid noir, et les nuées brunes qui passaient au-dessus de ma tête donnaient une expression sinistre à la nature. / L'immensité de la mer, tout me disait : "Mourir aujourd'hui, mourir demain, ne faudra-t-il pas toujours mourir ? et, alors..." J'errais donc en pensant à un avenir douteux, à mes espérances déchues. En proie à ces idées funèbres, j'entrai machinalement dans cette église du couvent, dont les tours grises m'apparaissaient alors comme des fantômes à travers les brumes de la mer (page 321). » C'est par ces quelques phrases que Balzac crée, avec plus ou moins d'habileté, l'unité des récits successifs. En revanche, on doit signaler qu'une partie au moins du texte a été écrite en même temps que *Les Proscrits* du même Balzac Et le contenu de dernier texte pourrait être lu à la lumière de *Jésus-Christ en Flandre*. Et vice versa.

Titre

Le titre ne vaut que pour la première moitié du texte et pour un seul des trois textes qui ont été fondus ensemble

pour entrer dans la *Comédie humaine*. Or Balzac se présente, ou présente un narrateur, qui reprend le récit légendaire en suggérant à la fois qu'il n'est qu'un récit et qu'il est lourd de sens. Il me semble qu'on se trouve en plein ésotérisme rhétorique, soit que le *merveilleux* et le *fantastique* (les mots en italiques sont de Balzac ou de son narrateur) sont présentés comme porteurs d'un *sens caché* pour le *sage*, et donc de vérité, à la condition de séparer le bon du moins bon. Pour ma part, je crois que ceci est vrai de tous les récits de la section de la *Comédie humaine* qui porte le titre « Écrits philosophiques ».

Remarques particulières

Comme le révèlent les notes de l'édition de la Pléiade, le réalisme de Balzac est en partie au moins un voile qui cache la *poésie* qui est la chair de son écrit. On serait tenté de dire que feindre le réalisme fait partie de la poésie, et donc du romantisme, de Balzac. En somme, la prétention à la précision et à l'authenticité réaliste est un rêve : un vrai réaliste, mettons Jane Austen, vise la précision et l'authenticité avec moins d'emphase. Pour le dire autrement, le texte est une folie, mais une folie qui est une illustration de la sensibilité romantique. Le fait que Balzac est présenté par les experts comme un grand auteur réaliste sans plus demeure un mystère pour moi, et ce n'est certes pas cette nouvelle-ci qui atténuera le mystère.

Je me demande pourquoi Balzac dit que l'arrière de la barque se trouvaient sept personnes, alors qu'au décompte, elles sont huit. Sans doute, pourrait-il prétendre qu'il y a là une simple erreur d'inattention. Mais je trouve le chiffre, inexact, à quelque chose de symbolique. Soit dit en passant, les pauvres qui se

trouvent à l'avant de la barque sont huit aussi, mais Balzac ne donne pas leur nombre. En tout cas, il y a aussi un nombre indéfini de marins. « Le patron donna du cor encore une fois, regarda la campagne muette, jeta la chaîne dans le bateau, courut le long du bord jusqu'au gouvernail, en prit la barre, resta debout ; puis, après avoir contemplé le ciel, il dit d'une voix forte à ses rameurs, quand ils furent en pleine mer : “ Ramez, ramez fort, et dépêchons ! la mer sourit à un mauvais grain, la sorcière ! Je sens la houle au mouvement du gouvernail, et l'orage à mes blessures. ” / Ces paroles, dites en termes de marine, espèce de langue intelligible seulement pour des oreilles accoutumées au bruit des flots, imprimèrent aux rames un mouvement précipité, mais toujours cadencé ; mouvement unanime, différent de la manière de ramer précédente, comme le trot d'un cheval l'est de son galop. Le beau monde assis à l'arrière prit plaisir à voir tous ces bras nerveux, ces visages bruns aux yeux de feu, ces muscles tendus, et ces différentes forces humaines agissant de concert, pour leur faire traverser le détroit moyennant un faible péage. Loin de déplorer cette misère, ils se montrèrent les rameurs en riant des expressions grotesques que la manœuvre imprimait à leurs physionomies tourmentées. À l'avant, le soldat, le paysan et la vieille contemplaient les mariniers avec cette espèce de compassion naturelle aux gens qui, vivant de labeur, connaissent les rudes angoisses et les fiévreuses fatigues du travail. Puis, habitués à la vie en plein air, tous avaient compris, à l'aspect du ciel, le danger qui les menaçait, tous étaient donc sérieux. La jeune mère berçait son enfant, en lui chantant une vieille hymne d'église pour l'endormir (page 314). » Il est clair que les trois *classes* ne sont que deux : les marins font partie des petites gens, et la sympathie entre Thomas le rameur et la vieille représente la proximité de deux dernières classes. Il n'en reste pas moins que sur un plan au

moins les marins sont distincts des petites gens : à cause du patron, ils sont les hommes du seul bon sens, qui se moquent du diable en tout cas et qui sont prêts à lutter avec des moyens humains contre les forces troubles et troublantes de la nature. J'oserai dire que le patron de la barque ressemble aux docteurs Despleins et Minoret et à tant d'autres personnages de Balzac.

Une atmosphère religieuse règne durant l'aventure en bateau, mais on est bien loin de l'orthodoxie chrétienne : on y trouve un Christ qui n'en est pas un, une foi qui n'en est pas une, par laquelle on distingue les gens pauvres et généreux des gens riches puissants et faux plutôt que de séparer les pieux des impies. Ou encore : on y trouve à tout moment un langage religieux ou des souvenirs pieux, mais on y trouve aussi à tout moment des remarques qui jurent avec cette atmosphère pieuse et semble réduire le divin à l'humain. « La jeune mère serrait son enfant contre son sein chaque fois que les vagues menaçaient d'engloutir la fragile embarcation ; mais elle croyait à l'espérance que lui avait jetée au cœur la parole dite par l'étranger ; chaque fois, elle tournait ses regards vers cet homme, et puisait dans son visage une foi nouvelle, la foi forte d'une femme faible, la foi d'une mère. Vivant par la parole divine, par la parole d'amour échappée à cet homme, la naïve créature attendait avec confiance l'exécution de cette espèce de promesse, et ne redoutait presque plus le péril. Cloué sur le bord de la chaloupe, le soldat ne cessait de contempler cet être singulier sur l'impassibilité duquel il modelait sa figure rude et basanée en déployant son intelligence et sa volonté, dont les puissants ressorts s'étaient peu viciés pendant le cours d'une vie passive et machinale ; jaloux de se montrer tranquille et calme autant que ce courage supérieur, il finit par s'identifier, à son insu peut-être, au principe secret de cette puissance intérieure. Puis son admiration devint un

fanatisme instinctif, un amour sans bornes, une croyance en cet homme, semblable à l'enthousiasme que les soldats ont pour leur chef, quand il est homme de pouvoir environné par l'éclat des victoires, et qu'il marche au milieu des éclatants prestiges du génie (pages 318). » Tout cela, le récit du miracle donc, est juxtaposé à une sorte d'hallucination personnelle en deux temps que l'auteur décrit et qui semble être la raison d'être, voire la cause, du récit qui l'a précédée. Cette hallucination me rappelle une peinture de Van Gogh, où les objets (le ciel, une église, une forêt) se mettent à bouger : la vérité de cette impression est plus importante que la fausseté de ce qui est perçu durant cette hallucination. Ceci au moins est clair : cette hallucination finit avec une déclaration de la part du narrateur, voire de Balzac : « Croire, c'est vivre !... il faut défendre l'ÉGLISE ! »

En tout cas, et je reviens sur ce que j'ai déjà dit, la barque est moins l'image de l'Église, comme le voudrait les traditions pieuses, que celle de la société. Cette société est présentée selon trois classes, dont deux sont fortement opposées : les riches et les égoïstes et les non naturels, puis les pauvres, les généreux et les naturels. Entre les deux, il y a les marins, qui, à la fin de l'aventure, sont sauvés : ils semblent appartenir au second groupe au fond, mais en tant que marins ou passeurs, ils sont liés aux deux groupes. (Je reprends un passage en l'écourtant.) « Le beau monde assis à l'arrière prit plaisir à voir tous ces bras nerveux, ces visages bruns aux yeux de feu, ces muscles tendus, et ces différentes forces humaines agissant de concert, pour leur faire traverser le détroit moyennant un faible péage. Loin de déplorer cette misère, ils se montrèrent les rameurs en riant des expressions grotesques que la manœuvre imprimait à leurs physionomies tourmentées. À l'avant, le soldat, le paysan et la vieille

contemplaient les mariniers avec cette espèce de compassion naturelle aux gens qui, vivant de labeur, connaissent les rudes angoisses et les fiévreuses fatigues du travail. Puis, habitués à la vie en plein air, tous avaient compris, à l'aspect du ciel, le danger qui les menaçait, tous étaient donc sérieux. La jeune mère berçait son enfant, en lui chantant un vieil hymne d'église pour l'endormir (page 314). » Je me permets de suggérer que les hommes supérieurs (cet autre type humain si important de la psychologie balzacienne) sont représentés par le narrateur du récit, celui qui a une hallucination, qui pourrait être une vision venue du ciel ou donnée par la grâce divine, mais comme le suggère la chute du texte, qui est sans doute une vision humaine, trop humaine. Pour le dire autrement, le narrateur, qui pourrait être Balzac, ressemble à Sigier de Brabant des *Proscrits*, à Louis Lambert du roman éponyme et même à Séraphîta d'un autre roman éponyme.

En tout cas, on dirait que Balzac associe la première partie de l'hallucination qu'il décrit avec le pouvoir enthousiasmant de l'œuvre d'art, alors la seconde partie représente le christianisme historique détruit par la Révolution. (Il me semble clair qu'il reprend l'image de la prostituée apocalyptique, pour symboliser non pas le pouvoir politique romain, comme le voulait le saint Jean de l'*Apocalypse*, mais l'Église catholique romaine. On y trouve suggérer aussi une sorte de possibilité de retrouver la foi véritable, celle des bonnes gens dans la barque. Si c'est le cas, on pourrait conclure que la première partie est un récit littéraire (tout à fait de Balzac) qui tente de reprendre la foi d'avant pour la revivifier, et que le lien entre le récit littéraire et le récit quasi apocalyptique est le pouvoir de l'art et donc de l'artiste représenté cette fois par la transformation du réel de l'église physique par l'hypersensibilité de ce narrateur attristé par le réel : entre le récit littéraire et le

récit quasi apocalyptique il y a la capacité, voire le besoin, de créer de l'idéal, du non rationnel, que le bon sens des bonnes gens de la barque condamnerait, mais qui les conforte quand même. En tout cas, le tout est introduit un premier paragraphe au Balzac signale qu'il reprend le passé, mais d'une nouvelle façon, et qu'il s'y accommode, comme tant d'autres avant lui. « Sur ce point, la tradition est muette. Avouons-le ? cette histoire se ressent étrangement du vague, de l'incertitude, du merveilleux que les orateurs favoris des veillées flamandes se sont amusés maintes fois à répandre dans leurs gloses aussi diverses de poésie que contradictoires par les détails. Dite d'âge en âge, répétée de foyer en foyer par les aïeules, par les conteurs de jour et de nuit, cette chronique a reçu de chaque siècle une teinte différente. Semblable à ces monuments arrangés suivant le caprice des architectures de chaque époque, mais dont les masses noires et frustes plaisent aux poètes, elle ferait le désespoir des commentateurs, des épilucheurs de mots, de faits et de dates. Le narrateur y croit, comme tous les esprits superstitieux de la Flandre y ont cru, sans en être ni plus doctes ni plus infirmes. Seulement, dans l'impossibilité de mettre en harmonie toutes les versions, voici le fait dépouillé peut-être de sa naïveté romanesque impossible à reproduire, mais avec ses hardiesses que l'histoire désavoue, avec sa moralité que la religion approuve, son fantastique, fleur d'imagination, son sens caché dont peut s'accommoder le sage. À chacun sa pâture et le soin de trier le bon grain de l'ivraie (pages 310 et 311). »

À la fin du récit, on bascule dans une scène d'horreur avec une mort-vivante qui glace le sang du narrateur, mais qui a sur lui un pouvoir auquel il ne peut résister. (C'est au fond, la scène finale de *Ligeia* de Poe. Il semble clair que Balzac a écrit son texte avant la publication de celui de Poe, mais les rapprochements sont saisissants.)

Puis, il y a un nouveau basculement, et le narrateur se met à sermonner la vieille. Celle-ci semble être l'Église catholique, ou la foi chrétienne, pour autant qu'elle a été infidèle, ou prostituée. (Mais il est tout à fait possible qu'elle représente en même temps l'Art qui est appelé à se renouveler après s'être perdu.) Puis, il y a un nouveau basculement, où elle se transforme pour redevenir pure et belle, alors qu'on vient de lui dire qu'elle ne le pourra pas. Puis il y a un dernier basculement, où le symbole redevient la vieille femme laide et perverse, car tout cela n'a été qu'une sorte de vision, ou un rêve. Et enfin, quittant l'hallucination complexe qu'il vient de décrire, le narrateur se fait réveiller par une sorte de marguillier, ou un fabricant, qui le chasse de l'église. Pourtant, le narrateur prétend qu'il a vu là une sorte de prophétie et de devoir : il faut défendre l'Église. Il faut croire que la toute première partie, la légende en somme, est une tentative de défendre l'Église pour la faire renaître sous une nouvelle figure plus pure, plus proche de celle de l'origine, mais avec un je ne sais quoi qui est proprement balzacien.